

# AUX RACINES DE LA NATURE DE L'HOMME

par

**M. Jacques JOUANNA**

Président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

Délégué de l'Académie des inscriptions et belles-lettres

Rendons-nous au sud de Rome dans la crypte de la cathédrale d'Anagni dont les fresques du XIII<sup>e</sup> siècle sont célèbres. Levons la tête vers la voûte qui nous donne une image de la place de l'homme dans l'univers en cette période du Moyen Âge occidental. Tout est organisé en cercles concentriques divisés en quadrants. Les deux cercles extérieurs sont ceux du monde, comprenant les quatre éléments (air, feu, terre et eau) et les quatre saisons (printemps, été, automne, hiver). Les cercles intérieurs sont ceux de l'homme, petit monde ou microcosme, défini par quatre humeurs (sang, bile jaune, bile noire, phlegme), correspondant aux quatre éléments de l'Univers et par quatre âges (enfance, jeunesse, âge mûr, vieillesse), correspondant aux quatre saisons. Ce qui sous-tend l'analogie entre l'homme et l'univers, ce sont les quatre qualités élémentaires - chaud, froid, sec, humide -, chacun des éléments de l'homme ou de l'univers se définissant par la prédominance de deux d'entre elles. Il y a donc quatre séries distribuées dans autant de quadrants, par exemple, dans le quadrant sud-est, la série des éléments froids et secs : bile noire, âge mûr, terre, automne. Ce schéma circulaire qu'on retrouve dans des manuscrits latins plus anciens pourrait être complété par un cercle concentrique supplémentaire pour l'homme, en inscrivant dans chacun des quadrants le tempérament correspondant : sanguin, bilieux, mélancolique, phlegmatique.

Point n'est besoin d'insister sur l'extraordinaire diffusion de cette figuration, non seulement dans l'Occident médiéval, mais bien au delà jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où Lavater dessine encore les quatre tempéraments.

Jusqu'ici il n'y a rien d'extraordinaire dans cette fresque, pourtant admirable. Mais quand le regard descend de la voûte sur la paroi, c'est là que l'étonnement commence. À qui est attribuée cette représentation de l'homme dans l'Univers ? À un philosophe ? Non ! À un médecin, comme l'indique son nom situé au-dessus de sa tête. C'est Hippocrate, le fondateur de la médecine occidentale, ce qui nous reporte plus de quinze siècles en arrière. Le doigt levé, Hippocrate délivre son enseignement à son disciple Galien qui l'écoute avec déférence. L'artiste a réuni les deux grands médecins que cinq siècles séparent.

Quel rapport existe-t-il entre cette conception médiévale de l'homme et la médecine d'Hippocrate et de Galien ? L'interrogation nous invite à remonter aux racines de cette théorie dans la médecine d'Hippocrate, puis à suivre son évolution

chez Galien et enfin dans la médecine de l'époque tardive, avec la grande question du passage du grec au latin, de l'Orient à l'Occident.

\*

À l'origine de la fascination pour Hippocrate, il y a l'existence d'une littérature médicale d'une richesse étonnante, premier massif d'une soixantaine de traités regroupés sous son nom. Son succès est fondé en raison. La médecine hippocratique ne se réduit pas à un ensemble de recettes, mais joint à l'observation des malades une réflexion d'ensemble à partir de concepts fondamentaux dont les Grecs furent les inventeurs, tels l'art et la nature. La médecine, dès Hippocrate, se définit comme une *technè*, à la fois art et science, s'opposant au hasard. La particularité de cette *technè* est qu'elle s'exerce sur l'homme, suppose la connaissance de l'homme. Or connaître l'homme, c'est connaître sa *physis*, sa nature : concept opératoire capital, inconnu des autres médecines du bassin méditerranéen.

La polyvalence moderne du mot nature ne doit pas nous égarer. La *physis* ne désigne pas d'abord en Grèce l'univers ambiant, ce que nous appelons, nous, la Nature. Les Grecs contemporains d'Hippocrate avaient un mot tout différent, issu de la notion d'ordre, le *cosmos*. Le mot *physis*, nom d'action appliqué primitivement à la croissance des végétaux ou au résultat de cette croissance – comme l'atteste son premier emploi chez Homère à propos d'une plante –, désigne, à l'origine, la nature d'un végétal et par extension celle d'un animal, enfin celle d'un objet inanimé. Mais la nature est, au départ, toujours nature de quelque chose. Et pour les médecins, ce qui prime, c'est la nature de l'homme.

C'est précisément le traité hippocratique intitulé *La nature de l'homme*, qui est le fondateur de la théorie des quatre humeurs. La nature de l'homme n'est pas simple, mais elle est constituée de quatre éléments innés, sang, phlegme, bile jaune et bile noire, qui sont en équilibre, lorsque l'homme est en bonne santé, et en déséquilibre, lorsqu'il est malade. Voilà la base de la théorie que toute la pensée occidentale, depuis Galien, a considérée comme la pierre angulaire de l'enseignement d'Hippocrate.

Pourtant, au V<sup>e</sup> siècle avant notre ère - il faut le dire avec force - ce n'était qu'une théorie, parmi d'autres : la conception régnante était celle de deux humeurs pathogènes, bile et phlegme, le sang étant l'humeur de la santé. Il s'agissait, en réalité, d'une théorie isolée, car elle n'était pas attestée en dehors du traité *De la nature de l'homme* dont on sait, par ailleurs, qu'il est l'œuvre non pas d'Hippocrate, mais de son disciple Polybe. Rien, dans le contexte médical de l'époque, ne promettait donc notre théorie à un aussi brillant avenir. On peut même soupçonner qu'elle est née moins de l'observation - dont se réclamait pourtant l'auteur -, que du désir d'établir un schéma quaternaire. Pour cela, deux variétés de bile, jaune et noire, ont été transformées en deux humeurs indépendantes : acte de naissance de la bile noire qui devait jouer un grand rôle dans le développement de la mélancolie, dont la récente exposition de Jean Clair au Grand Palais a montré la

postérité avec tant de succès que la presse américaine y a vu le signe de l'humeur mélancolique des Français.

Toutefois, malgré son isolement à sa naissance, cette théorie avait en elle-même des atouts, et d'abord la cohérence de ce système quaternaire qui mettait d'emblée l'homme en rapport avec son milieu. Les quatre humeurs varient suivant le cycle des quatre saisons, selon une loi fondée sur la notion même de nature : chaque humeur est au plus haut dans le corps suivant la saison qui est conforme à sa nature. Or santé et maladie étant définies par l'équilibre et le déséquilibre des humeurs, il suit que le déséquilibre naturel lié aux saisons prédispose aux maladies, qui sont donc saisonnières. Si l'on ajoute la correspondance entre les humeurs et les âges, énoncée à propos de la bile noire qui prédomine non seulement dans la saison de l'automne, mais aussi dans la période de la vie comprise entre vingt-cinq et quarante-deux ans, on tient là le socle initial de la théorie établissant un rapport entre les humeurs, les saisons et les âges.

Reste à en souligner les limites pour mesurer avec précision les développements ultérieurs. Il n'y a pas encore ce qui correspond au cercle extérieur du schéma d'Anagni : les éléments de l'Univers. Et cela pour une raison de méthode. Le médecin rejette, au nom de l'observation, toute conception qui excéderait le strict domaine de la médecine. Aussi ne veut-il pas entendre parler d'un homme qui serait air, feu, eau, terre. Enfin, il n'y a pas la moindre amorce des quatre tempéraments. L'auteur de la *Nature de l'homme*, inventeur de la bile noire, n'est pas l'inventeur du tempérament mélancolique.

\* \*

Or que devient cette théorie chez Galien, à qui l'on doit le second grand monument de la médecine grecque, plus vaste encore que le premier, bien qu'il soit érigé par un seul homme, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère ? Grâce à Galien, et en dépit d'évolutions politique, scientifique et philosophique considérables, la figure du fondateur demeure intacte, portée par le respect de celui qui l'idéalise pour mieux se faire son continuateur.

Première intervention décisive de Galien. Il attribue à Hippocrate en personne le traité de la *Nature de l'homme* qui était l'œuvre de son disciple, et il fait de cet Hippocrate-là le pionnier de la recherche sur la nature. Ce contresens interprétatif créateur se fonde sur la conviction que Platon a lu ce traité et nul autre quand il fait référence dans son *Phèdre* à la méthode d'Hippocrate pour connaître la nature du corps. Dès lors, aux yeux de Galien, Hippocrate devient, par sa méthode consistant à décomposer tout être en ses éléments premiers, le maître de Platon et l'initiateur de toute la recherche philosophique sur la nature poursuivie, après Platon, par Aristote et l'école stoïcienne. Cette dimension philosophique attribuée par Galien à Hippocrate est déterminante pour comprendre que le Père de la médecine ait pu être choisi à l'époque médiévale, et notamment dans la fresque, comme l'auteur non seulement d'une anthropologie mais aussi d'une cosmologie.

Voilà donc la première intervention décisive. Parallèlement, Galien a ajouté à la théorie deux orientations nouvelles. La première découle de la nouvelle image d'Hippocrate philosophe. Avec Galien apparaît ce qui est le cercle extérieur de la représentation d'Anagni : la correspondance entre les humeurs et les éléments de l'Univers. Toutefois, elle n'est pas encore définitive. Le sang ne correspond pas à un élément particulier, l'air, comme dans le schéma de la fresque, mais il est le mélange des quatre éléments. La seconde orientation est l'apparition de la théorie des tempéraments. Mais là encore, il n'y a rien de totalement systématique. Car Galien ne croit pas que le phlegme puisse avoir une incidence sur l'intelligence et le caractère.

Il faut donc se défaire de l'illusion que la théorie des humeurs et des tempéraments est arrivée à son expression définitive chez Galien.

\* \*

Ce n'est que quelques siècles plus tard que la théorie trouvera sa pleine expression dans une médecine grecque tardive et byzantine, où la division quaternaire aura une extension sans précédent. Et là encore on retrouve l'autorité d'Hippocrate, mais d'un Hippocrate différent de l'Hippocrate de Galien.

Sous le nom d'Hippocrate apparaît alors une littérature médicale, encore assez mal explorée, présentant l'ultime aboutissement de la théorie. La forme la plus élaborée qui soit connue jusqu'ici se situe dans la tradition latine : une Lettre attribuée à Vindicien, médecin de la province d'Afrique du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, estimé de Saint Augustin. Cette lettre eut une influence historique décisive. C'est elle qui fut la principale source de la théorie à l'époque médiévale. Or l'auteur de la lettre prétendait avoir traduit en latin ce qu'il avait trouvé de plus secret dans les livres d'Hippocrate. Pourtant, on serait bien en peine de trouver dans l'Hippocrate de la Renaissance le modèle grec d'un exposé aussi systématique. L'affirmation d'une traduction latine à partir d'un Hippocrate grec était-elle donc pure fantaisie ?

Pour répondre à la question posée, je voudrais introduire un témoignage nouveau : un petit traité de médecine grecque *Sur le pouls et le tempérament humain* attribué à Hippocrate, dont le contenu était resté ignoré. En lisant récemment ce traité dans deux manuscrits de la BNF, quelle ne fut pas ma surprise de constater qu'il correspondait exactement à l'exposé de la théorie dans Vindicien ? Cette redécouverte permet donc de répondre à la question posée : la lettre latine de Vindicien est bien traduite du grec, et cela sans le relais d'une traduction arabe. Inversement le rapprochement avec la lettre latine donne au traité grec retrouvé une valeur historique exceptionnelle. Il apparaît comme la véritable source de la théorie des quatre tempéraments diffusée dans le Moyen Âge occidental par l'intermédiaire de Vindicien. Ainsi, contrairement à ce que l'on croyait jusqu'à présent, ce n'est pas d'abord sous une forme latine mais grecque que cette doctrine fut parachevée.

Ce nouveau traité présente ce qui était considéré à l'époque tardive comme l'enseignement authentique d'Hippocrate. Or quel est cet enseignement ? C'est la

théorie des quatre humeurs, mais elle atteint un degré de systématisation inconnu jusqu'alors.

Certes, le fondement demeure : les quatre humeurs innées, définies chacune par deux qualités élémentaires ; les variations que subissent ces éléments permanents sous l'influence des saisons et des âges. Mais, on assiste à une pénétration grandissante du chiffre quatre : quatre sont les lieux du corps où chaque humeur réside – la bile noire est liée à la rate ; ainsi pourra naître le spleen ! – ; quatre sont les issues par où elles s'exhalent ; de quatre sortes sont aussi les battements du pouls correspondant à chacune des quatre humeurs. Sans prétendre à l'exhaustivité, j'irai droit à ce qui a eu le plus d'incidence sur l'histoire de la pensée occidentale. C'est la pénétration du chiffre quatre dans les tempéraments. Il est désormais admis, comme une sorte de dogme, qu'il existe quatre types de tempéraments physiques et moraux, définis par la prédominance innée de chacune des humeurs. Voici en quels termes s'exprime le traité grec nouvellement découvert :

« Les humeurs ont une action sur le moral et l'intelligence. Le sang rend l'homme beau de corps, franc, gai, gracieux, plaisantant et souriant. La bile jaune rend l'homme amer, irascible ; la bile noire rend l'homme insidieux, envieux, fort soucieux et gros dormeur. Le phlegme rend l'homme beau de corps, éveillé, modeste et blanchissant rapidement. »

De l'importance accordée aux quatre tempéraments résulte une conséquence nouvelle sur la nosologie. Les maladies varient aussi selon les tempéraments. Cette relation n'est pas totalement neuve, puisque dès les *Problèmes* d'Aristote le tempérament mélancolique avait été mis en rapport avec les maladies causées par la bile noire. Toutefois, le fameux *Problème* sur le génie mélancolique n'était pas inséré dans une théorie des quatre humeurs et n'a pas eu d'incidence sur la médecine grecque tardive. La nouvelle nosologie est bien exposée, en revanche, dans un second traité grec attribué à Hippocrate que j'ai retrouvé, intitulé *Sur la formation de l'homme*. Il ne se contente pas, en effet, de dresser le portrait des quatre tempéraments, mais il expose les maladies qui sont particulières à chacun d'entre eux. Ce second traité présente une autre originalité. Il pose une question nouvelle par rapport à tout ce que l'on connaissait : pourquoi et comment naît-on avec un tempérament sanguin, ou bilieux, ou mélancolique, ou phlegmatique ? À question nouvelle, nouvelle réponse. Au cycle annuel des humeurs s'ajoute un cycle quotidien, déjà attesté dans le modèle grec de Vindicien. Chaque humeur prédomine à son tour pendant le jour et la nuit. C'est donc de l'heure de la conception que dépendra le tempérament de l'enfant. L'on voit poindre dans l'histoire de la médecine une amorce de chronobiologie.

Toutes ces innovations mises sur le compte d'Hippocrate posent une question sur l'image du Père de la médecine dans cette troisième étape. Avait-on encore conscience que l'origine de la théorie remontait au traité de la *Nature de l'homme* ? Rien n'est moins sûr, car, à aucun moment n'est faite la moindre référence au traité fondateur. La théorie fonctionne désormais de façon autonome,

coupée de ses racines. Coupée non seulement du vrai Hippocrate, mais aussi de Galien, dont les œuvres ne sont pas non plus citées.

Et pourtant le paradoxe est que ces traités présentant le stade le plus élaboré de la théorie sont assez souvent attribués à Hippocrate, maître de Galien. Le second traité redécouvert commence par cette phrase : « Paroles d'Hippocrate à Galien son propre disciple. » C'est ce nouvel Hippocrate qui est la source de l'imaginaire médiéval, et bien entendu de la scène médicale d'Anagni. Pourrait-on trouver formule plus heureuse pour la commenter ? C'est un lien supplémentaire qui s'établit entre la tradition grecque et l'iconographie latine.

Mais en passant du grec au latin, la théorie s'est enrichie d'une ultime correspondance. Le nom de l'homme en latin *homo*, à la différence du grec *anthropos*, se réduit à quatre lettres qui rentrent dans le système. Et l'artiste de la fresque a exploité habilement la correspondance, en répartissant chacune des quatre lettres de *homo* dans chacun des quatre quadrants, indiquant ainsi le début de l'ordre de lecture. Il faut commencer par le printemps et l'enfance où dominant le sang et l'air, pour passer à l'été et à la jeunesse où dominant la bile jaune et le feu, puis à l'automne et à l'âge mûr où dominant la bile noire et la terre, et enfin à l'hiver et à la vieillesse, où dominant le phlegme et l'eau. L'humanisme latin était plus adapté que l'anthropologie grecque à l'insertion de la nature de l'homme dans une théorie quaternaire, par une sorte d'harmonie qui devait sembler préétablie entre le nom et la réalité.

Née dans la médecine grecque de l'époque classique, progressivement enrichie à l'époque romaine, puis à l'époque byzantine, transmise directement du grec en latin dans une traduction dont le maillon est retrouvé, cette représentation de l'homme continuera longtemps, malgré les progrès de la science, à hanter les esprits..., même des musiciens. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la symphonie op. 16 du danois Carl Nielsen, puis les variations de Paul Hindemith, avec leurs quatre mouvements correspondant aux quatre tempéraments, en sont une brillante illustration.